

vendredi, novembre 25, 2011

[LE JOURNAL D'UN FOU](#)

ÉPURE THÉÂTRALE ET FOLIE DES HOMMES

LE JOURNAL D'UN FOU

De Nicolaï Gogol

Théâtre Gyptis,

11 novembre 2011

D'Andonis Vouyoucas, on connaît les mises en scène grandioses, son maniement expert d'une grande troupe d'acteurs dans le répertoire tragique ancien, baroque, ou dans leur résurgence moderne comme Claudel. On l'avait aussi apprécié dans la légèreté irrésistible de drôlerie du théâtre de tréteaux comme *Le Médecin malgré lui* de Molière. Ici, autre facette de son talent toujours actif et inventif, il ouvre large l'éventail de ses possibilités d'homme de théâtre en nous en offrant la quintessence sans doute la plus délicate, mettre en scène un texte un seul personnage avec un texte long et non destiné à la scénification : de la réalisation épique à l'intime. La réussite s'en doit mesurer à la difficulté du pari.

L'œuvre



Bureaucrate mal dans sa peau, Nicolaï Gogol (1809-1852) publie en 1835 le recueil de nouvelles *Arabesques* qui, entre autres, contient « Le journal d'un fou », d'un fonctionnaire qui fonctionne mal. Ce récit à la première personne, qui rapporte des bribes de dialogues externes, explique son succès un théâtre, au service d'un grand acteur. Sur l'intérêt, à cette époque pour la folie, essentiellement des femmes, je parlerai plus bas.

Loin d'être une grande âme trahie par la vie, le modeste et médiocre Auxence Ivanovitch Poprichtchine, tailleur de plumes (d'oie, bien sûr) dans un ministère, semble écrasé par son apparente insignifiance sociale. C'est l'homme ordinaire, au travail ordinaire, à l'existence ordinaire mais doté d'une vie intérieure extraordinaire : ce n'est pas un simple « jardin intérieur », mais une forêt, une jungle d'un luxe, d'une luxuriance telle que cette excroissance exponentielle brouille, embrouille tous les chemins balisés de la réalité et de la rationalité. Mais comme on ne peut vivre dans le brouillard, l'esprit se débrouille pour faire logique de l'illogisme, trouver du sens à l'insensé, dans l'équilibre, au fond, de la folie, qui reconstruit le monde à sa couleur et à sa raison déraisonnable : un envers du décor psychique de la réalité physique.

Mais qu'est-ce que la réalité ? Depuis toujours, la philosophie, de Platon à Descartes, l'a récusée en doute, et le théâtre, lieu du réel irréel, a mis en scène sa fragilité avec Calderón, Corneille et autres.



Là est la difficulté de ce texte : trouver un équilibre entre l'extraversion qu'exige la scène et l'intériorisation, un pont entre le monde extérieur dit et le monde rêvé, verbalisé aussi par la nécessité théâtrale, dire le dedans par le dehors.

Réalisation et interprétation



Vouyoucas refuse ici les artifices scénographiques et décoratifs : sur fond noir, deux brèves tentures vaguement orientales ; en écho à celle de la tenture verticale, sur un plateau pratiquement nu, un tapis dans le goût du constructivisme russe pour un monde et des bribes de phrases déconstruites, qu'on peut à peine recomposer par bribes : « RÉCLAME UNE NOURRITURE DONT MON ÂME SE REPAISSE ET SE DÉLECTE ». On peut encore lire en petit et minuscule : « immoral », « immortal » et des lettres décomposées de texte sans contexte, des signes indéchiffrables. Ces signes théâtraux minimalistes (**Catherine Cocherel**) répondent subtilement et harmonieusement en teintes au costume déstructuré du personnage, à sa décomposition interne. Seule note vive, vivante, la robe rouge très star hollywoodienne, longuement fendue sur de belles jambes de la femme : surgi du noir, le fantasme est plus précis, plus cher et plus charnel que la réalité grise. Des lumières (**Thierry Bernabé**), noires dirait-on, impressionnistes ou expressionnistes, nimbent le corps du héros ou sculptent les visages, donc celui de la Femme, rêve très incarné et à la fois inaccessible, lointain, toujours à cour, à cœur.



À tout cœur avec **Floriane Jourdan**, car belle trouvaille, s'appuyant sur deux allusions du texte à une cantatrice et à l'obsession d'Auxence pour une jeune fille, **Vouyoucas** ménage des pauses physiques, musicales, au flux continu du pauvre héros qui peut souffler, confiées à cette excellente actrice par ailleurs soprano raffinée et émouvante. Elle chante et enchante, elle aère, en quatre airs, la dramatique *Élégie* de Massenet, la sensuelle *C'est l'extase langoureuse* de Debussy, une berceuse italienne et, enfin, *Oh, quand je dors...*, de Hugo mis en musique par Liszt, l'atmosphère étouffante créée par la folie douce et angoissante du héros. Lorsque après cette dernière mélodie, qui évoque Pétrarque et Laure, invitation au rêve érotique et chaste, châle noir sur ses épaules nues, elle déploie ses bras, de dos, on ne sait si c'est l'ange de la Mort ou de l'Amour qui va s'en aller, s'envoler.

Moments de grâce dans la disgrâce où s'enfonce, sous nos yeux, le malheureux fonctionnaire incarné par un **Hervé Lavigne** prodigieux, mouvant, émouvant : mimiques, gestique, il rend sensible la somatisation qui gagne son corps en proportion de sa perte du fil, de la narration, des dates de son journal intime qui peu à peu se dérèglent, se déginglent. Le héros compte et conte donc moins les jours qu'il ne raconte inconsciemment le désordre progressif de sa conscience : une justification intime d'un monde extérieur par ce qui en est, en fin de compte, une quichottesque poétisation. Ce n'est pas un hasard si, dans le monde de compensation qu'il s'invente face à l'arrogance des grands, dans ce que les psychanalystes appellent « le roman familial » des enfants malheureux qui s'inventent une généalogie princière, l'âme enfantine d'Auxence bat la campagne, bâtit des châteaux en Espagne dont il s'érige roi au moment où, dans ce pays les carlistes en cherchent un pour ne pas voir une femme accéder au trône. Il faut le voir courir, ralentir, fléchir et réfléchir en se redressant, incarner par la voix modulable presque à l'infini, nombre de personnages divers, dont, morceau de bravoure dans l'exploit de cette performance, la chienne snob digne des dalmatiens de Disney. Mais derrière la prouesse d'acteur, l'expérience humaine terrible.

Une belle complicité le lie à Vouyoucas, sous la direction duquel il a par deux fois incarné avec succès un personnage comique, chez Calderón et Molière, mais l'on sent ici le grand travail d'acteur joué entre les deux : sans désavouer cette verve humoristique extravertie, elle est mise ici au service d'une veine dramatique intériorisée qui retient notre rire face à ce fonctionnaire, terne par la vie qui lui est imposée, haut en couleurs inquiétantes par sa folie exposée, implosée enfin au fond de lui. Aujourd'hui, cette victime d'un ordre social oppressant, déjà annoncé et dénoncé par Gogol, serait l'un de ces nombreux suicidés du travail de notre société impitoyable aux faibles. Non, on ne peut rire de ce délire, finalement salvateur d'un être trahi par la vie, s'en évadant par la folie

Il manie le langage mais, en fin de comptes, il est manipulé par son entourage extérieur, univers fou d'aveuglement aux humbles. Victime au moins sinon cobaye social, comme son pratiquement strict contemporain *Woyzeck* (1837), que Büchner tira d'un fait divers criminel. D'un autre fait divers, Stendhal avait tiré en 1830 *Le Rouge et le noir* avec un héros inverse saisi de la folie des grandeurs sociales, sombrant dans un crime dénonciateur aussi de la société.



Photos : F. Mouren-Provensal